

I

*Qu'en est-il aujourd'hui
de ceux qui cherchent ?*

Une quête de sens caractéristique d'une époque

Lorsque, à dix-huit ans, je tombai sur l'ouvrage de C. G. Jung *L'homme à la découverte de son âme*, cette lecture fit sur moi l'effet d'une véritable révélation et m'ouvrit des perspectives jusqu'à insoupçonnées. Révélation qu'il pouvait y avoir une autre issue qu'une adhésion sans condition à la réalité extérieure qui m'avait été jusqu'alors proposée et dont les modalités aussi bien que les objectifs me laissaient très perplexe. Qu'à côté de cette réalité-là un autre monde soit considéré comme tout aussi réel par certaines personnes, un monde intérieur un peu inquiétant, mais dont la puissance et la richesse me paraissaient bien plus dignes d'intérêt, celui des profondeurs de l'âme humaine.

Cette possibilité d'une recherche à entreprendre, d'un fil à suivre, de profondeurs à explorer, se présenta alors comme une possibilité de trouver de valables raisons de vivre et de justifier ma présence sur terre. Ou, plus précisément, dans un premier temps, comme un dynamisme intérieur qui me donnerait la possibilité d'alimenter et d'animer l'énergie qu'il fallait dépenser à l'extérieur pour s'insérer dans la vie sociale et économique, faire des études, avoir un métier, travailler, produire, gagner sa vie, fonder une famille, élever des enfants.

Toutes sortes de choses que l'on vous décrit communément comme constituant le cours normal d'une existence, pour lesquelles j'étais d'ailleurs prête à ne pas mesurer ma peine, encore fallait-il que j'en perçoive le sens profond. Mais bizarrement, ce qui m'était jusqu'à présent proposé comme but dans l'existence me semblait plutôt de l'ordre de la participation à une grande effervescence dont la signification fondamentale ne me touchait pas d'emblée.

Puisque l'on meurt un jour, à quoi servent tout ce travail, toute cette agitation, toute cette consommation ? Comme la jeune Paloma dans *L'élégance du hérisson*¹, j'avais le sentiment qu'à vivre de cette manière « les gens croient poursuivre les

1. Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, Gallimard, 2006, p. 20.

étoiles et ils finissent comme des poissons rouges dans un bocal ». Et la préoccupation qui m'agitait, au creux des jours qui se succédaient, était toujours la même : Quand aurais-je suffisamment de temps à consacrer à la recherche de l'essentiel, c'est-à-dire au sens profond et caché de notre existence sur terre ?

Pour autant, je ne remettais pas en cause l'existence de Dieu, au contraire, la soif était grande et il me semblait qu'une vie ne serait pas suffisante pour aller à sa rencontre. Je voulais bien croire, mais en quel Dieu ? Pourquoi pas le Dieu de la tradition chrétienne, puisque telle était la tradition dans laquelle j'avais baigné. Cependant, deux convictions intimes m'habitaient : avant de croire, ou pour croire, il me fallait avoir une idée de ce Dieu qui serait plus juste, débarrassée des atours contrastés avec lesquels je l'avais habillé ou avec lesquels il m'avait été présenté.

Parmi ces préjugés, il y avait, en tout premier lieu, la méfiance engendrée par le manque de commentaires éclairants sur le récit de la Création et son affaire d'arbre de la connaissance dont il ne fallait pas manger le fruit. Et de surcroît, cette histoire de côte, de pomme et de serpent qui donnait définitivement de la femme une image déconcertante et difficile à avaler. La religion me semblait pleine de mystères mais ce n'était malheureusement pas dans les homélies dominicales que l'on pouvait entendre des réponses. La paraphrase des

textes accompagnée de termes supposés sus ne provoquait chez moi aucune résonance.

À l'époque, en effet, j'avais l'impression qu'il y avait deux « clubs » que séparaient des cloisons étanches et mystérieuses : celui des heureux élus qui paraissaient avoir la foi, fréquentaient les églises, avaient la grâce de comprendre ce qui s'y disait et ce qui s'y passait, qui semblaient être touchés entre autres par la signification du vocabulaire employé : Gloire, Salut, Rédemption, Royaume, etc. Et puis les autres, dont je faisais partie, qui auraient pu avoir le désir de comprendre, mais pour qui tout cela restait très théorique et souvent teinté d'un moralisme peu attrayant.

Deux sentiments diffus cohabitaient en moi plus ou moins consciemment. Le premier m'engageait à la prudence, me faisant pressentir que la rencontre avec le sacré pouvait être une expérience dangereuse et que, dans un premier temps, il valait mieux s'en approcher avec beaucoup de circonspection. Le second semblait me souffler que la seule voie à emprunter pour y avoir accès se trouvait du côté d'une recherche personnelle, ancrée dans ma propre expérience.

Or, toute expérience passe par les sens, par quelque chose d'éprouvé, il ne s'agissait donc pas seulement d'une affaire de compréhension intellectuelle, mais de s'engager dans une démarche qui provoque un véritable assentiment intérieur, un consentement. Cela n'avait malheureusement

pas été le cas avec l'éducation que l'on avait tenté de m'inculquer dans un établissement catholique. Ma soif d'absolu n'avait guère alors été étanchée par des personnes que je considérais sévèrement comme peu épanouies et par conséquent peu dignes de confiance. J'avais également une piètre opinion de ceux de mon âge qui pratiquaient et allaient à la messe – ils me paraissaient à ce moment-là carrément ringards.

Pour ces raisons, il m'est apparu au fond que le seul chemin à emprunter dans un premier temps était le chemin humain, celui d'une plongée dans les profondeurs personnelles, dans l'optique de ce que j'avais pu découvrir à travers mes premières lectures jungiennes, c'est-à-dire une psychologie qui allait « à la découverte de l'âme ».

Avec le recul, je mesure combien chacun chemine de manière singulière, dans le cadre de son histoire personnelle, familiale, mais également dans le contexte de son époque. Il semble en effet que je n'aie pas été la seule à suivre ce trajet... Car si je ne me sentais pas vraiment concernée par l'influence des philosophes des Lumières, ni par celles conjuguées de Nietzsche, Marx ou Freud qui avaient semé le doute en nous annonçant que Dieu était mort et que la religion n'était qu'une illusion consolatrice, ma recherche s'est inscrite à un moment donné, dans une atmosphère donnée, en l'occurrence post-soixante-huitarde, en rébellion contre l'autorité, tendance *new age*.

Nous étions assez nombreux, semble-t-il, à chercher un sens à l'existence hors des sentiers battus. La religion chrétienne, quant à elle, était plutôt considérée comme source de nombreux maux et faisait l'objet de bien des reproches ou rejets. On aimait beaucoup mieux lire les descriptions des expériences initiatiques de Carlos Castaneda dans *Voyage à Ixtlan. Les enseignements d'un sorcier yaqui*, et dans ces années-là, on allait plus facilement à Katmandou qu'à l'église d'à côté pour y faire l'expérience de propositions plus exotiques.

Déclin des religions instituées, mais soif de spiritualité

Les choses ont évolué depuis lors. Que peut-on dire de la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui dans nos pays occidentaux et en particulier en France ? « Dieu est mort, Marx est mort, Freud est mort, et moi-même, je ne me sens pas très bien », résumait Woody Allen avec son sens habituel de la formule.

Il semble en effet que cette page soit à peu près tournée et que les critiques des maîtres du soupçon ne soient plus vraiment à l'ordre du jour. On ne peut plus dire que la religion soit l'alliée de pouvoirs établis qui fonctionnent au bénéfice des classes dominantes. De la même façon, l'image freudienne d'un Dieu interdicteur et culpabilisant avec lequel il faudrait se réconcilier en se soumet-

tant et la vision réductrice de la pratique religieuse semblent très éloignées des consciences.

Il semblerait plutôt que la disparition de l'hostilité à l'égard de la religion chrétienne ait surtout laissé une immense place à l'ignorance. Si ceux qui se disent chrétiens sont encore nombreux (64 % des Français se déclarent catholiques), ceux qui pratiquent le sont nettement moins (5 %¹). Dans la plupart de nos pays occidentaux, la société ne se réfère quasiment plus, explicitement ou implicitement, aux fondements chrétiens de sa culture.

Pour autant, constatent certains, Dieu n'est pas mort, il se métamorphose, c'est-à-dire que l'on assiste à « de profondes mutations des figures du divin² ». La dérive possible, c'est que Dieu, devenu une sorte de divin, débarrassé de sa religion et de ses Églises jugées trop préoccupées de doctrine, de morale ou de suprématie, se retrouve directement et sans entraves livré aux projections de chacun. Car si l'on croit que Dieu a fait l'homme à son image, on ne peut que constater que l'homme continue à bien le lui rendre...

Le déclin du religieux et l'émergence de nouvelles « religiosités » ont été mainte et mainte fois analysés. « Les Églises déclinent, les spiritualités foisonnent », titrait un hebdomadaire. Les fonde-

1. « Chrétiens en France. L'aventure continue », in *La Croix*, hors-série, 2005, p. 112.

2. Frédéric Lenoir, *Les métamorphoses de Dieu*, Hachette Littératures, 2003, p. 8.

ments en sont multiples, qu'ils soient sociologiques, philosophiques, religieux mais le propos ici n'est pas de se lancer dans leur énumération. Essayons simplement de synthétiser très brièvement l'analyse de Frédéric Lenoir, philosophe et sociologue des religions, qui paraît refléter la situation¹. Celui-ci considère, entre autres, que la modernité se recentre sur les trois critères fondamentaux que sont l'individualisme, la raison critique et la globalisation :

– L'*individualisme*, c'est-à-dire que l'on n'hérite plus de sa croyance, on la choisit, rarement en bloc, et toujours à la lumière de son adhésion intime. « L'homme doit répondre à la question du comment vivre par ses propres moyens. Se joue ici une décisive individualisation du sens. Aux questions qui engagent les fins ultimes, il ne peut y avoir de réponse qu'individuelle² », résume Marcel Gauchet.

– La *raison critique*, qui rend allergique à tout dogmatisme institué, à tout magistère indiscutable de quelque religion qu'elle soit, l'individu préservant sa liberté de tout évaluer à l'aune de son jugement personnel.

– La *globalisation*, enfin, qui permet aux Occidentaux (seuls 10 % d'entre eux pensent qu'il n'existe qu'une seule religion vraie) de panacher à leur gré les traditions plurielles.

1. Frédéric Lenoir, *op. cit.*

2. Marcel Gauchet, *Un monde désenchanté ?*, Éditions de l'Atelier, 2004.

En même temps, l'esprit scientifique, la raison, l'intellect, semblent avoir été privilégiés depuis des siècles dans notre civilisation occidentale, au détriment de l'univers émotionnel, irrationnel, et surtout symbolique. À quoi attribuer cette évolution ? Le christianisme, pour sa part, aurait œuvré dans le sens d'une individualisation de la conscience en ouvrant la possibilité d'une autonomie des humains par rapport aux puissances qui semblaient gouverner leur univers.

L'évolution de la science, quant à elle, se serait accompagnée d'un progressif « désenchantement » du monde, le vidant peu à peu de ses bons et de ses mauvais esprits. Car dès lors qu'il a pu être de plus en plus scientifiquement expliqué, les croyances religieuses ou magiques qui constituaient un autre mode d'explication des phénomènes ont été peu à peu évacuées, et il semble bien que le monde ait perdu dans le même mouvement une partie de son sens. Il y a longtemps que les dieux grecs ont quitté l'Olympe. Les druides, les mages, les fées, les sorcières et les elfes sautillants de nos ancêtres ont déserté les forêts profondes.

Mais si l'homme s'est retrouvé bien seul en apparence, il n'est pas dit cependant que ces êtres contrastés n'aient pas continué à vivre dans sa psyché...

Comment ces entités ont-elles pendant ce temps-là continué à se manifester en sourdine ?

« L'irrationnel aurait moins de succès si on avait une éducation moins rationalisante. Quand une civilisation met à l'index sa part incompressible de rêve, de mystère et d'abandon, l'irrationnel se venge¹. »

On peut constater aujourd'hui dans les kiosques, les librairies, à la télévision ou au cinéma l'expression de ce mouvement compensatoire qui se manifeste sous de multiples formes et se plaît à picorer de-ci de-là, du côté de pratiques aussi diverses que l'astrologie, l'ésotérisme, les médecines holistiques, les spiritualités orientales et les psychothérapies de tous poils. Chacune de ces tendances exprimant à sa manière le besoin de trouver un complément qui viendrait contrer l'unilatéralité de la toute-puissante raison.

De la même façon, du côté des croyances, la religion chrétienne officielle, par exemple, peut s'enrichir de multiples ajouts :

« J'ai été élevée dans une famille athée, me dit une femme en analyse, ma grand-mère était très croyante et m'emmenait parfois à la messe. Je crois en un Dieu, mais lequel ? Jusque-là, je ne me posais pas la question, je me suis fait ma petite cuisine. »

Beaucoup se font, en effet, leur petite cuisine et se fabriquent de manière syncrétique une croyance plus proche de leur mode de vie et de pensée.

1. Michel Lacroix, *Le culte de l'émotion*, Flammarion, 2001.

L'importance étant donnée en priorité à l'expérimentation personnelle plutôt qu'à l'attachement à une tradition ou à une Église, du genre « Clara vient de fêter Kippour et s'apprête, sans transition, à assister à un enseignement du Dalai-lama »...

Toutes ces recherches diversement structurées, mais au fond significatives, ne sont-elles pas symptomatiques d'une civilisation occidentale qui a abouti à la figure de l'homme moderne, c'est-à-dire à un être rationalisant, certes, mais qui cherche maintenant à reprendre contact avec son corps et avec ses racines primitives ?

La croyance n'est pas morte, dit-on, mais elle se développe hors Église. Le réenchantement du monde semble avoir ces jours-ci des accents de religiosité cosmique qui traduisent en particulier le désir d'entrer en relation avec les forces sacrées de la nature. C'est ainsi que peuvent se développer toutes sortes de pratiques, des plus traditionnelles, astrologie et spiritisme, aux plus récentes, comme le néo-chamanisme.

Ceux qui cherchent sont en quête d'une expérience intérieure dans laquelle ancrer leur croyance, et les « réponses toutes prêtes » des religions traditionnelles, à tort ou à raison, ne suffisent plus à susciter l'adhésion. Ce qui est intéressant à prendre en compte, c'est que Dieu – ou le divin – auquel on veut croire aujourd'hui est semble-t-il à la fois transcendant et immanent. Transcendant, au sens où il ne s'agit plus d'un

Dieu personnel, mais d'un divin impersonnel qui cherche à s'éloigner des conceptions anthropomorphiques et moralisantes du Créateur des religions monothéistes. Immanent, car il est présent dans le cosmos et dans les forces vives de la nature et que le contact avec lui doit s'éprouver.

Cela paraît tout à fait significatif car « s'éprouver » signifie bien passer par le creuset de l'expérience vécue, et ce pas seulement par le biais d'une expérience que l'on peut qualifier parfois avec une certaine condescendance d'« émotionnelle », avec tout ce que cela peut comporter de subjectivité, mais par une autre expérience qui sera évoquée plus loin, une expérience plus mystérieuse, plus profonde et plus bouleversante, celle du sacré.

Quête de sens et quête de soi. Qu'attend-on des psys ?

Ce que l'on peut constater également, c'est que la quête de sens passe aujourd'hui souvent par la quête de soi.

« Jusqu'à maintenant, je me suis totalement investie dans mon job. Mais depuis quelque temps, je ne crois plus à ce que je fais, ça n'a plus le même sens qu'avant. Il y a beaucoup de choses qui doivent changer dans ma vie. Je viens vous voir parce que j'ai le sentiment que c'est dans mon intériorité que je vais pouvoir trouver des clés », me dit une femme en arrivant dans mon cabinet.